

APPENDICE I

L'ŒUVRE DE DIEU

I. L'ŒUVRE... ET LES ŒUVRES

Notre siècle, a-t-on dit, est le siècle des œuvres. Il y en a tant que chacun a la sienne, ou à peu près : D'aucuns disent : *Mon œuvre*, d'autres disent : *Mes œuvres*. Tout homme, en effet, est l'ouvrier de quelque chose.

Par suite, nous avons des œuvres de toute nature : il y en a de bonnes, il y en a de médiocres, il y en a de pitoyables.

Des œuvres pitoyables, il faut avoir pitié : des médiocres, il convient de ne rien dire : aux bonnes, nous souhaitons toutes les bénédictions de Dieu.

Avec tout cela, nous ne sommes pas sans craindre que nos œuvres ne soient comme celles de certaines églises d'Asie auxquelles Notre-Seigneur faisait écrire des lettres comme il suit :

« À l'ange de l'Église de Sardes :

« Je connais tes œuvres : tu as le nom de vivant, et tu es mort... Je ne trouve pas tes œuvres pleines devant mon Dieu.

« À l'ange de l'Église de Laodicée :

« Je connais tes œuvres : tu n'es ni froid ni chaud : mieux vaudrait que tu fusses ou froid ou chaud ; mais tu es tiède, et je vais te vomir de ma bouche.

« Tu dis : Je suis riche, riche de tout, je ne manque de rien et tu ne sais pas que tu es un misérable, et pitoyable, et pauvre, et aveugle, et nu. » (Apoc. III, 1-17)

Voir tout en beau, à commencer par soi-même, c'est chose assez facile, et nous connaissons bien des petites vertus qui peuvent aller jusque-là.

S'applaudir à soi-même, et se décerner des louanges qui seraient vraies si elles venaient de la bouche de Dieu, mais qui sont fort suspectes venant de toute autre part, c'est ressembler assez parfaitement à l'ange de Laodicée.

Trop souvent nos œuvres ne sont pas *pleines devant Dieu*. Elles ont une sorte de péché originel dont nous pourrions dire le nom. Elles portent en elles un vide, un vide funeste.

Hélas ! Elles sont *nos œuvres*. Elles sont *nôtres*, elles sont *de nous*. Nous, nous sommes de Dieu et du néant, et *nos œuvres* se ressentent toujours plus du néant d'où nous avons été tirés, que de Dieu qui nous en a tirés.

Exemple : de tout ce qui s'écrit, s'imprime, se vend, s'achète, se lit, ou ne se lit pas, il n'y a presque rien qui ne soit écrit pour mettre en avant quelque pensée humaine, tout humaine, presque toujours entachée d'erreur de quelque côté si elle n'est pas entièrement erronée.

L'homme écrit pour l'homme : si l'on mettait d'un côté les livres faits purement pour Dieu et la vérité de Dieu, et de l'autre les *œuvres* de l'homme, il y aurait une disproportion épouvantable.

La preuve en est évidente : le livre qui nous donne la pure pensée de Dieu, l'Évangile ! L'Évangile n'est-il pas un livre laissé de côté, et presque par tous, et presque partout ?

Nous avons cité un exemple, nous pourrions en citer cent et plus.

Remplis de la pensée de l'homme, vides de l'esprit de Dieu, nos œuvres se sont mises en œuvre, et pourtant quel spectacle avons-nous sous les yeux ? Où en sommes-nous, où allons-nous ? Toutes les œuvres ont-elles pu, jusqu'ici, opérer le salut ?

Nous ne contestons par les résultats heureux de beaucoup d'œuvres, nous en bénissons Dieu : mais n'est-il pas de toute évidence que ces résultats sont très limités, et que, comme toute, le salut général est encore à désirer ?

Depuis un siècle environ que le mal est déchaîné sur l'Europe principalement, et par suite, sur le reste du monde, le mal, malgré toutes les œuvres, n'a-t-il pas fait des conquêtes effrayantes ? N'a-t-il pas saisi la puissance publique, l'autorité politique dans le monde presque tout entier ? N'a-t-il pas fait sentir son joug à tout ce qui est chrétien, depuis l'auguste chef de la chrétienté Léon XIII, prisonnier au Vatican, jusqu'au plus petit enfant baptisé auquel l'enseignement chrétien est interdit et l'enseignement athée imposé, de par la loi ?

Nous en sommes là : quelle preuve plus évidente que nos œuvres ne sont pas *pleines devant Dieu* ?

Et pourtant, il y a *une œuvre*, une œuvre *pleine devant Dieu*, une œuvre qui n'a rien de la vanité de l'homme, une œuvre qui ferait infailliblement le salut du monde, une œuvre à laquelle il ne manque que des ouvriers.

Nous dirons son nom tout prochainement, et en attendant nous le donnons à deviner...

II. QU'EST-CE QUE L'ŒUVRE DE DIEU ?

Nous avons donné à deviner le nom de l'œuvre qui, seule, est capable de sauver le monde, et, aujourd'hui, nous écrivons son nom en toutes lettres : nous l'appelons : *l'œuvre de Dieu*.

Nous lisons en la Genèse : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre... au septième jour, Dieu avait terminé *son œuvre*. » (Gen. I, 1 et II, 2)

L'œuvre de Dieu commence donc à la création et par la création.

C'est pourquoi le premier article de notre symbole, le premier mot de notre foi, est celui-ci : Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre.

Dès le début de son œuvre, Dieu donna sa loi à nos premiers parents :

« Dieu créa l'homme de terre, et il le fit à son image. De son corps, il lui créa une aide semblable à lui. Il leur donna le discernement, une langue et des yeux et des « oreilles, et un esprit pour penser, et il les remplit de la lumière de l'intelligence.

« Il créa en eux la science, *ornement* de leur esprit, il remplit leur intelligence de *bon sens*, et leur fit voir les biens et les maux.

« Il leur donna encore la règle de *leur* conduite, et la loi de vie comme un bien héréditaire. » (Eccl. XVII, 1-9)

À son premier jour, l'œuvre de Dieu était magnifique. La nature et la grâce s'y trouvaient heureusement unies, et c'était la volonté de Dieu qu'elles ne fussent jamais séparées, afin d'arriver ensemble à la suprême béatitude.

Mais la volonté de l'homme sépara ce que Dieu avait uni ; le péché survint, et si Dieu eût abandonné sa créature, c'en eût été fini de nous, et à tout jamais.

Dieu ne permit pas que son œuvre fût ainsi abîmée. Il résolut de vaincre le péché et il le vainquit.

Par la création, il avait vaincu le néant : il vainquit le péché par la Rédemption. Ce fut là l'*œuvre de Dieu* par excellence.

Comme acheminement à la Rédemption, Dieu donna sa loi à Moïse.

Nous lisons au livre de l'Exode : « Et Moïse descendit de la montagne, les tables des témoignages (*des commandements*) en sa main : les tables étaient écrites de leurs deux côtés, d'ici et de là elles étaient écrites. Et les tables étaient œuvre de Dieu, et l'écriture était l'écriture de Dieu, gravée sur les tables. » (Exod. xxxii, 15-16, selon *l'hébreu*)

Nous aimons à retrouver le mot *œuvre de Dieu* au sujet de la loi donnée à Moïse. Nous le voyons plus souvent répété dans l'Écriture quand il s'agit de la Rédemption.

Plusieurs siècles avant la divine Incarnation, le prophète Habacuc s'écriait : « Seigneur, votre œuvre ! Au milieu des années, donnez-lui la vie ! *Domine, opus tuum, in medio annorum vivica illud.* » (Heb. iii, 2)

Et quand le Fils de Dieu fut venu en ce monde, il disait, dans le même sens : « Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé, et d'accomplir *son œuvre*, Opus ejus. » (Jo. iv, 34)

Cette œuvre, œuvre de Dieu, était le salut des hommes, que Notre-Seigneur devait procurer par ses exemples et sa prédication, par ses mérites et sa passion.

Dans le même sens encore, la veille de sa mort, dans la divine prière qui précéda son agonie, il disait à son Père : « J'ai achevé l'œuvre que vous m'avez donnée à faire. » Il en parlait comme d'une œuvre accomplie, à cause de la certitude de sa mort qui était imminente, devant avoir lieu le jour même.

Dans la bouche du Sauveur comme dans celle de son prophète, l'œuvre de notre salut était *l'œuvre de Dieu*.

Les Apôtres que Notre-Seigneur avait associés à l'œuvre divine, et qu'il avait laissés sur la terre pour la continuer, n'en parlaient pas autrement que le divin Maître.

« Mes chers frères, disait saint Paul aux Corinthiens, demeurez fermes et inébranlables, travaillant toujours de plus en plus à *l'œuvre du Seigneur*. » (I Cor. xv, 58)

Et encore : « Timothée travaille à *l'œuvre du Seigneur*. » (*Ib.* xvi, 10)

Et aux Philippiniens : « Je vous ai envoyé Éphroditte, recevez-le avec joie et honorez les personnes de ce mérite, car il s'est vu tout proche de la mort, pour avoir servi à *l'œuvre de Jésus-Christ*. » (Phil. ii, 28-30).

Ces hommes de Dieu, qui travaillent à *l'œuvre de Dieu*, comment s'y prenaient-ils ? Ils imitaient humblement et fidèlement Dieu lui-même. Dieu avait commencé son œuvre par la création, l'avait continuée par la loi, et achevée par la Rédemption : alors, ils faisaient connaître aux hommes leur Créateur, et de là résultait pour tous la dépendance vis-à-vis de Dieu : ils faisaient connaître la loi, et à sa lumière, les hommes reconnaissaient leurs péchés, le mal qu'ils avaient fait et le bien qu'ils n'avaient pas fait : enfin ils faisaient connaître la grâce du Rédempteur, qui seule guérit les âmes, seule les purifie, seule leur donne le pouvoir et le vouloir et le faire.

Et alors *l'œuvre de Dieu* se continuait selon la volonté de Dieu, et de tous ceux qui y travaillent, nul ne disait : *Mon œuvre*. Le Fils de Dieu lui-même ne l'a jamais dit, et en cela comme en toute sa vie, il nous a enseigné l'humilité, une des vertus les plus indispensables pour travailler à *l'œuvre de Dieu*.

III. LES OUVRIERS DE DIEU

Comment les Apôtres, instruits par Notre-Seigneur, comprenaient-ils l'œuvre de Dieu ? Saint Pierre nous en a révélé tout le secret. « Pour nous, dit-il, nous nous appliquerons entièrement à la prière et au ministère de la parole. » (Act. vi, 4) En ces quelques mots, que de lumières ! Les Apôtres devaient prier, obtenir de Dieu les grâces qui convertissent, puis prêcher l'Évangile et appeler les âmes à la conversion, et alors l'œuvre de Dieu se faisait.

La prière des Apôtres devait être aidée de la prière des fidèles. Saint Paul rappelle souvent à ses chrétiens ce grand devoir. Il écrit aux Romains : « Je vous conjure, mes frères, par Jésus-Christ Notre-Seigneur et par la charité du Saint-Esprit, de m'aider par les prières que vous ferez à Dieu pour moi. » (Rom. xv, 30) Aux Colossiens : « Priez pour nous, afin que Dieu nous ouvre une entrée pour prêcher sa parole, et pour annoncer le mystère de Jésus-Christ. » (Col. iv, 3) Et aux Thessaloniciens : « Priez pour nous, afin que la parole de Dieu se répande de plus en plus, et qu'elle soit honorée partout comme elle l'est parmi vous. » (II Thess. III, 1)

Cette doctrine apostolique, cette prière de l'Église à son berceau était la conséquence de ce que Notre-Seigneur avait institué et enseigné en nous donnant le *Pater*. Il nous y a appris à demander au Père céleste *que son nom soit sanctifié, que son règne arrive, que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel*; or, qu'est-ce que cela, sinon l'œuvre de Dieu, à laquelle les Apôtres travaillent par la prière et la parole, les fidèles par la prière seulement : mais dans le plan divin, tout fidèle devant être un homme de prière, est par là même un ouvrier de l'œuvre de Dieu.

Saint Cyprien est un témoin admirable de cette doctrine divine. Expliquant le *Pater*, il enseigne que nous devons prier et pour la conservation de la grâce qui nous a été faite, et pour qu'elle s'étende à ceux qui ne l'ont pas encore reçue comme nous. Voici les paroles du grand évêque : « Nous disons : *Que votre nom soit sanctifié*; ce n'est pas que nous souhaitons que Dieu soit sanctifié par nos prières, mais c'est que nous lui demandons que son nom soit sanctifié en nous. Car par qui Dieu pourrait-il être sanctifié, puisque c'est lui qui sanctifie toutes choses ? Nous le prions donc de nous faire la grâce de conserver la sainteté que nous avons reçue au baptême, et nous lui demandons cela tous les jours. Nous le prions sans cesse jour et nuit qu'il daigne, par sa bonté, conserver en nous la sainteté et la vie qu'il nous a communiquée par sa grâce. Il y a après : *Que votre règne arrive*, nous demandons à Dieu son règne dans le même sens que nous lui avons demandé la sanctification de son nom... Nous ajoutons : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel*, non pas afin que Dieu fasse ce qu'il veut, mais afin que nous-mêmes puissions faire ce qui lui plaît... Nous demandons à Dieu tous les jours ou plutôt à tous les moments que sa volonté s'accomplisse à notre égard au ciel et en la terre, parce que la volonté de Dieu est que les choses terrestres le cèdent aux célestes, et que les divines et spirituelles l'emportent... Nous le prions pour le salut de tous les hommes, afin que comme sa volonté a été accomplie dans le ciel, c'est-à-dire en nous par notre foi pour nous faire devenir célestes, elle le soit aussi en la terre, c'est-à-dire dans les infidèles, en sorte que ceux qui sont encore terrestres par leur prendre naissance, commencent à être célestes lorsqu'ils en recevront une seconde par l'eau et le Saint-Esprit. » (*Traité sur le Pater*)

La doctrine de saint Cyprien fut fidèlement conservée dans l'Église d'Afrique. Un chrétien de Carthage, nommé Vital, avait prêté l'oreille aux doctrines pélagiennes, et s'imaginait que la seule volonté humaine amenait l'homme à la foi. Saint Augustin lui écrit : « Parler de la sorte, c'est combattre les prières que nous faisons à Dieu tous les jours. Dites donc nettement qu'il faut se contenter de prêcher l'Évangile aux infidèles, mais qu'on ne doit point prier pour eux afin qu'ils y croient : élevez-vous contre les prières de l'Église, et lorsque vous entendez le prêtre à l'autel exhortant le peuple de Dieu à le prier pour les infidèles, afin qu'il les convertisse à la foi ; pour les catéchumènes, afin qu'il leur inspire le désir de la régénération ; et pour les fidèles, afin qu'il les

fasse persévérer dans ce qu'ils ont commencé d'être¹; moquez-vous de ces saintes exhortations: répondez hautement que vous n'en ferez rien, et que vous ne prierez point Dieu de convertir les infidèles à la foi, parce que ce qui les fait passer de l'infidélité à la foi n'est point un bienfait de la miséricorde de Dieu, mais un effet de la volonté de l'homme. Déclarez-vous contre saint Cyprien, vous qui avez été élevé dans l'église de Carthage, et condamnez ce qu'enseigne le saint docteur dans son explication de l'Oraison dominicale, qu'il faut demander au Père des lumières, ces mêmes choses dont vous prétendez que l'homme est l'auteur, et que chacun ne tient que de soi-même. »

Vital ne voulait pas prier pour demander à Dieu la grâce de la foi pour les incroyants, parce qu'il s'imaginait que la volonté de l'homme suffisait à l'homme pour croire à la parole de Dieu: en cela il était hérétique, et, dès lors, il n'était point l'ouvrier de l'œuvre de Dieu. Nous avons aujourd'hui des chrétiens qui, peut-être, n'ont pas ces idées pélagiennes, naturalistes au premier chef, mais qui toutefois ne sont pas non plus les ouvriers de l'œuvre de Dieu, parce qu'ils ne prient pas du tout.

Dans la doctrine des Apôtres et des Pères, nous disons le *Pater* en demandant à Dieu: pour les fidèles la conservation de la foi, et pour les infidèles, le don de la foi: les chrétiens du jour ne demandent à Dieu ni une chose ni l'autre: ils récitent la formule du bout des lèvres, et, à ce prix, selon eux, *ils ont dit leurs prières*. Qui croira qu'ils ont prié dans le sens que saint Cyprien entendait le mot prier? Et c'est pour cela que l'œuvre de Dieu est une œuvre qui attend des ouvriers!

APPENDICE II

LES HOMMES

I. HOMME DE CHAIR, HOMME DE RAISON, HOMME DE FOI

« L'homme, dit le docteur angélique, est composé de corps et d'âme, d'une nature raisonnable et d'une sensitive. Et parce que, pour arriver à l'acte de sa raison, l'homme a besoin de commencer par l'opération des sens, le plus grand nombre s'en tient à l'inclination de la nature sensitive, et peu nombreux sont ceux qui s'élèvent jusqu'à l'ordre de la raison. Car, en toutes choses, ceux qui commencent sont plus nombreux que ceux qui arrivent à la perfection. De là proviennent dans les hommes les vices et les péchés, parce qu'ils suivent l'inclination de la nature sensitive contre l'ordre de la raison. » (I^a II^{ae} q. 71 a. 2 ad 3)

L'enfant ne pouvant s'élever à l'acte de raison, ne vit que la vie sensitive. Les actes de la vie sensitive sont communs aux enfants et aux animaux: voir, sentir, entendre, percevoir ce qui est agréable ou désagréable, bon ou mauvais au point de vue des sens, tous ces actes sont le *nec plus ultra* des animaux comme des enfants: et malheureusement bien des hommes restent toujours enfants et ne vont pas plus loin que leur imagination.

Saint Thomas affirme que les premiers philosophes, ne pouvant s'élever au-delà de leur imagination, croyaient que l'intelligence ne différait pas du sens, que rien n'existait en dehors des corps, et que Dieu lui-même était un certain corps, principe des autres corps. (I^a q. 84, a. 6; q. 90, a. 1)

Cette vie sensitive est pour l'homme le plus bas degré de la vie.

¹ Nous avons encore toutes ces prières si saintes et si solennelles, le vendredi saint, après *la Passion*.

Au-dessus de la vie des sens, il y a la vie de la raison. L'enfant est devenu un homme, il a la connaissance du bien et du mal, la conscience du mérite et du démérite : il agit pour une fin.

Mais la raison humaine peut se tenir séparée de la raison divine, ou lui être unie. Dans le premier cas, c'est la vie de l'homme sans la foi ou repoussant la foi ; dans le second, c'est la vie de la foi, la vie surnaturelle. Nous devons donc reconnaître trois états possibles pour les hommes : la vie des sens, la vie de la raison sans la foi, la vie de la raison unie à la foi.

Saint Paul va nous faire connaître trois hommes qu'il appelle l'homme de chair, l'homme de raison, l'homme de foi.

L'homme de chair est l'homme tombé. « Le bien, dit l'Apôtre, n'habite pas en la chair : la chair nous asservit au péché. » (Rom. VII, 18, 25) — « Ceux qui vivent selon « la chair, aiment ce qui est de la chair : ceux qui vivent selon la chair, ne peuvent plaire à Dieu. » (*Ib.* VIII, 5-8) — « Si vous vivez selon la chair, vous mourrez. » (*Ib.* 13) — « Il est aisé de connaître les œuvres de la chair, qui sont : la fornication, l'impureté, l'impudicité, la luxure, l'idolâtrie, les empoisonnements, les inimitiés, les contentions, les jalousies, les colères, les rixes, les dissensions, les hérésies, les homicides, les ivrogneries, les mangeailles, et autres semblables, dont je vous déclare que ceux qui les commettent ne seront point héritiers du royaume de Dieu. » (Gal. v, 19, 21)

L'homme de raison, de raison séparée de la foi, est un homme qui reconnaît son âme et la supériorité de son âme. C'est le philosophe : saint Paul l'appelle l'homme *psychique*. Le mot grec de saint Paul a été traduit *animalis* (I Cor. II, 14), et toutes nos versions françaises l'appellent *l'homme animal*. C'est vraiment fâcheux pour lui, car on le confond alors avec l'homme charnel : la différence est grande cependant. L'homme charnel (*sarkikos*) soumet sa raison elle-même à la chair : l'homme psychique (*psychikos*) veut faire prévaloir sa raison.

Ses efforts, en ce sens, ne sauraient être que louables, mais en bonne philosophie, il faut reconnaître que si l'on peut avoir la volonté de ce bien, on ne peut se donner la force de le réaliser. « J'ai le désir, mais je ne trouve pas le moyen », doit-on dire d'après saint Paul (Rom. VII, 18).

Toute la philosophie du monde n'a jamais abouti à rendre les hommes meilleurs ; souvent, en les rendant plus orgueilleux, elle les a conduits aux plus grands maux, et ceux qui se paraient du nom de sage ont été convaincus de folie (Rom. I, 21-22).

Saint Jude, dans son Épître, parle de gens moqueurs, livrés à leurs passions et à leurs impiétés, gens étrangers à l'Esprit de Dieu ; il les appelle des *psychiques*, c'est le mot même dont saint Paul les avait appelés.

L'homme de foi est appelé par saint Paul l'homme spirituel (*pneumatikos*). Ce mot désigne nettement non le spiritualisme de la philosophie, mais le spiritualisme du Saint-Esprit (*pneuma*).

L'homme spirituel de saint Paul c'est le chrétien délivré du joug de la chair, c'est le chrétien riche des dons de Dieu, c'est le chrétien dont la raison s'épanouit à l'aise au milieu des splendeurs de la foi.

L'homme spirituel a une puissance surnaturelle de raison et de discernement : *il juge de toutes choses*, dit saint Paul, tant sa raison est aidée de la foi ; et son âme est enrichie et embellie des dons et des fruits du Saint-Esprit :

« Les dons de sagesse et d'intelligence, de conseil et de force, de science et de piété, et de crainte de Dieu. » (Is. XI, 2-3)

« Les fruits de l'Esprit sont : la charité, la joie, la paix, la patience, l'humanité, la bonté, la longanimité, la fidélité, la douceur, la modestie, la tempérance, la chasteté. » (Gal. v, 22-23)

II. L'HOMME DE CHAIR

Il y a des hommes de chair. La chair est une création de Dieu, nous le savons, et Dieu nous l'a donnée pour être la servante de l'âme. L'homme, par sa faute, ayant fait de son âme la servante de la chair, est devenu l'homme de chair.

Le but de Dieu dans notre création c'est d'amener l'homme à devenir spirituel jusque dans son corps : en s'éloignant de Dieu l'homme a trouvé le moyen de devenir charnel jusque dans son âme. « En méprisant les biens invisibles, et en n'aimant que les choses visibles, les hommes deviennent charnels jusque dans leur âme, *etiam mente carnales fiunt*, dit saint Grégoire. » (*In Job*, l. XVIII, n. 48)

Le même saint docteur nous révèle deux traits auxquels se reconnaît l'homme de chair ; il est aveugle et orgueilleux.

Le mal a toujours pour conséquence d'aveugler. Un acte coupable place devant la raison un voile qui lui cache le bien. Et il arrive que l'âme aveuglée d'abord très volontairement finit par n'avoir plus la connaissance du bien dont elle s'est éloignée. Plus on s'attache au mal, plus on perd de la connaissance du bien. La lumière de la vérité qui reprend l'homme de ses fautes, diminue d'autant plus qu'elle est moins écoutée, et quand elle est repoussée des actions, elle fuit de l'esprit. *Lux veritatis, cum ab actu repellitur, fugit a sensu*. (Saint Grégoire, *in Job* l. xx, n. 37)

L'aveuglement est accompagné de l'orgueil. L'orgueil naît infailliblement là où fait défaut la connaissance de la vérité. Et chez les hommes de chair, l'orgueil va loin. « *Qui est le Tout-Puissant*, disent-ils dans Job, *pour que nous le servions ?* » Répandue misérablement à l'extérieur, l'âme ne peut « plus rentrer en elle-même, ni concevoir Dieu qui est invisible. Aussi, méprisant les commandements tout spirituels du créateur, les hommes de chair en viennent quelquefois jusqu'à douter de son existence, parce qu'ils ne le voient pas de leurs yeux. Il est écrit : *L'insensé a dit dans son cœur : Dieu n'est pas* (Ps. XIII, 1). Et c'est pour cela qu'il est dit : *Qui est le Tout-Puissant, pour que nous le servions ?* (Job, XXI, 15) Les hommes aiment souvent mieux servir les hommes qu'ils voient que Dieu qu'ils ne voient pas. Dans tout ce qu'ils font, ils ont un but terrestre, et parce qu'ils ne peuvent voir Dieu des yeux de leur corps, ils dédaignent de le servir, ou bien ils s'en lassent promptement, et arrivent enfin à douter de son existence, uniquement parce qu'ils ne le voient pas. » Ainsi dit saint Grégoire (*In Job*, l. xv, n. 52)

Ceci nous fait reconnaître comment nos modernes athées en sont venus là où nous savons.

Les hommes de chair portent un lourd fardeau. « Se portant à la recherche des biens passagers, ils s'accablent eux-mêmes du fardeau de leurs désirs. C'est, en effet, un rude travail de rechercher la gloire de la vie présente, de l'obtenir après l'avoir cherchée, et de la garder avec circonspection après l'avoir obtenue. C'est un rude travail d'arriver avec tant de peine à une chose qui ne peut durer longtemps, au su de celui-là même qui y est arrivé. » (*Ib.* l. VI, n. 16)

Mais si ces hommes ne faisaient de mal qu'à eux-mêmes ! Loin de la, leur mal même les presse, les anime contre les hommes qui sont restés unis à Dieu. « Les paroles des hommes de chair pénètrent malgré nous dans nos oreilles, et font naître en nos cœurs la guerre de la tentation : et quoique notre raison les repousse, quoique notre langue les reprenne, souvent nous avons de la peine à vaincre au dedans ce qu'au dehors nous condamnons avec autorité. » (*Ib.* l. VII n. 15)

« Nous voyons dans l'Église même grand nombre d'hommes charnels combattre la vie de leur Rédempteur, par leurs mœurs dépravées. Il y en a, en effet, qui, ne pouvant lui faire la guerre par les armes, la lui font par leurs actions perverses. Voyant qu'ils ne peuvent dans l'Église satisfaire leur ambition, ils deviennent les ennemis des bons, et ne se contentant pas de s'abandonner à une vie dépravée, ils s'efforcent d'attirer au mal l'innocence des justes.

« Or, il faut savoir que ces hommes de chair s'efforcent de nous porter au mal quelquefois par la crainte, d'autres fois par la présomption : et comme eux-mêmes pèchent ou par excès de timidité, ou par excès d'audace, ils tâchent d'inspirer aux justes ces mêmes sentiments, et cela comme par affection pour eux. » (*Ib.* l. III, nn. 35, 38)

En un mot, « les hommes de chair sont, dans l'Église, les coadjuteurs de Satan. » (*Ib.* l. VI, n. 1)

III. L'HOMME DE RAISON

Les hommes de raison, les *psychiques* de saint Paul et de saint Jude (I Cor. II, 14 ; Jud. 19), ne sont pas des matérialistes ; ils reconnaissent leur âme, et se font gloire de l'avoir reçue de Dieu. Leur mal, c'est de ne pas demander à Dieu la perfection, la sanctification de leur âme. Ou ils ne connaissent pas ce bien que nous appelons la grâce, ou ils en font mépris. S'ils le méprisent, ils sont orgueilleux : s'ils ne le connaissent pas, ils sont ignorants : et en tous cas, ne le possédant pas, ils sont des hommes pécheurs.

Ils sont pécheurs, et ils demeurent tels. Leur raison, tant puissante qu'on la suppose, est absolument impuissante à effacer le péché. Pour pécher, pour demeurer dans le péché, l'homme se suffit ; pour détruire le plus petit des péchés, la nature entière est radicalement impuissante.

Ainsi, l'homme de raison qui ne veut pas sortir de l'ordre naturel, se met dans l'impossibilité absolue de sortir du péché. On peut lui dire ce que Notre-Seigneur disait aux Juifs : *Votre péché demeure*, Peccatum vestrum manet. (Jo. IX, 41)

Le péché demeurant, l'homme de raison aspire cependant à une certaine perfection. Et comme il trouve en son âme les deux maîtresses facultés, l'intelligence et la volonté, il cherchera la perfection de l'une et de l'autre, ou tout au moins de l'une ou de l'autre.

S'il aspire à perfectionner son intelligence, il deviendra *philosophe*, étudiera les sciences, les lettres, la sagesse entendue à sa manière. Il pourra même acquérir beaucoup dans cet ordre de mérites, arriver à une haute réputation, s'immortaliser par de grands travaux ou des découvertes utiles, mais avec tout cela le péché reste : *Peccatum manet*, dit Notre-Seigneur.

D'autres n'auront pas de si hautes aspirations, et n'ambitionneront pas le nom de philosophes ; ils se contenteront des perfections de la volonté, et nous donneront le modèle appelé *l'honnête homme*. L'honnête homme, c'est le saint du naturalisme : content de lui-même, il pratiquera certains devoirs sociaux, les pratiquera avec l'éloge de ses semblables comme avec le sien, mais il pourra demeurer étranger à Dieu, à Notre-Seigneur Jésus-Christ, et surtout étranger à la grande question de l'avenir, et de ce qui suivra la vie présente.

Pour l'honnête homme, comme pour le philosophe, le péché reste. *Peccatum manet*.

Le péché reste : et malheureusement l'homme de raison, impuissant à se tirer du péché *qui reste*, n'est pas moins impuissant à se préserver du péché *qui vient*.

L'homme porte en lui le germe du péché, et quoi qu'il fasse, le germe du péché va se développant toujours. Par des liens très secrets, l'âme tient au péché, et par des voies également très secrètes, elle va au péché, et tous les jours.

Le chrétien qui, tous les jours, dit à son Père céleste : *Ne nous laissez pas succomber*, sait ce qu'il y a à faire pour ne pas tomber, ce qu'il y a à faire pour se relever après la chute, mais l'homme de raison, tant honnête et tant philosophe soit-il, ne peut pas ne pas tomber, et n'a pas le moyen de réparer ses chutes, et les suites de ses chutes. Soit qu'il ignore, soit qu'il dédaigne les lumières de la Rédemption et la grâce du Rédempteur, il veut vivre sans lui, et sans lui la vie n'est qu'une mort.

Donc le péché reste, et le péché qui reste mène à l'éternité malheureuse. C'est là qu'aboutit infailliblement l'homme de raison. À sa mort, Dieu lui montrera qu'il est né dans le péché, qu'il a vécu dans le péché, qu'il est mort dans le péché, et il lui rendra selon ses œuvres...

Alors le temps de la miséricorde ne sera plus : l'heure de la justice sera venue, et les péchés restant, les pécheurs demeureront dans l'immobile éternité. L'enfer est le tombeau du naturalisme.

IV. LES ÉLUS ET LES RÉPROUVÉS

La sainte Écriture nous fait connaître deux classes d'hommes qu'elle appelle les élus et les réprouvés.

Il est de toute évidence que la classe des réprouvés comprend tous ceux que nous avons appelés ci-dessus les hommes charnels, et tous ceux qui se contentent d'être hommes de raison. Comme les uns et les autres ont réprouvé la foi et la Rédemption de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ils deviennent à leur tour les réprouvés de Dieu. En cela Dieu leur rend selon leurs œuvres.

Le point de départ de la réprobation des hommes est dans le péché originel, la suite dans le péché actuel, et la fin dans la mort en dehors de la grâce de Notre-Seigneur.

Les élus sont tous ceux qui, s'affranchissant du péché, vivent et meurent en la grâce du Sauveur et arrivent à la béatitude céleste. Si l'on considère, dans l'ordre de son exécution, l'élection des bienheureux, on reconnaît que le point de départ est la grâce du baptême, la suite une vie chrétienne, et la fin une sainte mort.

C'est ainsi que les hommes, élus ou réprouvés, s'acheminent vers l'éternité, les uns et les autres, suivant des voies analogues au terme où ils vont aboutir.

Saint Grégoire le Grand va nous faire connaître plus intimement les élus et les réprouvés.

« Il en est, dit-il, qui négligent leur vie, et avides des biens passagers ne comprennent point les biens éternels ; ou, s'ils les comprennent, ils n'en font pas de cas. Ne considérant point les biens d'en haut qu'ils ont perdus, tout malheureux qu'ils sont, ils se croient dans le bien. Ils n'élèvent point les yeux de leur âme vers la lumière de la vérité pour laquelle ils ont été créés ; ils n'élèvent point leurs désirs vers la céleste patrie : mais, s'abandonnant eux-mêmes dans l'état où ils ont été jetés, ils aiment, en place de la patrie, l'exil qu'ils endurent, et dans l'aveuglement dont ils sont frappés, ils se réjouissent comme s'ils étaient dans la plus pure lumière.

« Les élus, au contraire, voyant que tout ce qui passe n'est rien, recherchent la fin pour laquelle ils ont été créés. Et comme en dehors de Dieu rien ne peut les satisfaire, leur pensée se repose en la vue et l'espérance du Créateur. Ils aspirent à être associés aux habitants du ciel, et chacun d'eux, quoique demeurant en ce monde, élève son âme au-dessus du monde, déplore le malheur de l'exil qu'il endure, et sans cesse s'élève par les élans de l'amour vers la céleste patrie. » (*In Job*, l. I, n. 34)

« Les élus et les réprouvés suivent des mouvements bien différents : les premiers suivent l'impulsion de l'esprit, les autres l'impulsion de la chair.

« Celle-ci porte à la haine, à l'orgueil, à l'impureté, au larcin, à la gloire extérieure, à la cruauté, à la perfidie, au désespoir, à la colère, aux querelles, aux voluptés.

« L'impulsion de l'esprit, au contraire, porte à la charité, à l'humanité, à la chasteté, aux œuvres de miséricorde, à l'avancement intérieur, aux œuvres de piété, à la foi en les biens éternels, à l'espérance de la joie future, à la patience, à la paix, à la considération de la brièveté de la vie, aux larmes. » (*In Ezech.*, lib. I, hom. v)

« Que les réprouvés aillent donc vivre selon leurs désirs dans les plaisirs, ils sentiront à la fin, par leur damnation, qu'en aimant si misérablement ils ont aimé la mort. Que les élus, au contraire,

soient frappés d'afflictions passagères, afin que par ces coups de l'amour paternel ils soient corrigés et préparés pour l'héritage éternel.

« Le méchant est laissé libre dans ses plaisirs, car les biens temporels lui sont d'autant plus abandonnés que les éternels lui sont refusés. Et, au contraire, Dieu ne donne pas à ses élus les biens de la terre, de même qu'un médecin ne donne pas tout ce qu'ils désirent aux malades qu'il espère guérir. Les biens de la terre sont donnés aux réprouvés qui les aiment, comme on donne tout ce qu'ils souhaitent à des malades désespérés. » (*In Job*, l. xxxi, n. 28)

« Il arrive souvent qu'un élu, conduit à l'éternelle félicité, est ici-bas continuellement sous le coup de l'adversité : il n'a pas l'abondance des biens terrestres, il n'a point le lustre des dignités séculières, il n'a pas autour de lui des serviteurs empressés ; le luxe des habits n'attire pas sur lui le regard des hommes, mais, au contraire, il semble à tous méprisable et tout a fait indigne de la faveur du monde. Et, toutefois, aux yeux du Juge invisible, il a l'éclat des vertus et le mérite d'une vie sainte ; il craint les honneurs, ne redoute pas les mépris ; il mortifie son corps par les privations, et n'a d'autre vigueur que celle de son amour ; toujours prêt à souffrir, il tient ferme pour la justice ; il se réjouit dans les affronts et compatit à tous les affligés ; il se réjouit du bonheur des bons comme s'il était le sien ; il médite intérieurement les paroles de l'Écriture dont il se nourrit, et s'il ouvre la bouche, c'est pour dire la pure vérité. *C'est une lampe, et une lampe méprisée* (Job. xii, 5) : *une lampe*, parce qu'elle brille à l'intérieur ; *une lampe méprisée*, parce qu'elle n'a pas d'éclat extérieur ; elle ne luit point au dehors, mais au dedans elle brûle de la flamme de l'amour. » (*In Job*, l. x, n. 51)

« C'est le propre des élus d'être broyés ici-bas. *Electorum est hic conteri*. Et par là ils sont préparés aux récompenses de l'héritage éternel. Et c'est ainsi que Dieu frappe ici-bas ceux auxquels il réserve les joies de l'éternité. » (*In Job*, l. xxvi, n. 37)

« Il s'est trouvé des justes qui ont été riches en ce monde, ils paraissaient avoir des biens et des honneurs, mais parce que leur âme ne prenait pas sa délectation dans ces biens, ils les possédaient en les soumettant à leur âme. Les méchants, au contraire, se livrent tellement au désir des biens extérieurs, que, loin d'être leurs possesseurs, ils sont eux-mêmes pris et possédés par eux. » (*In Job*, l. xv, n. 54)

« Le réprouvé use mal du bien l'élu use bien du mal. Ainsi le bien nuit à l'un, le mal devient utile à l'autre. » (*In Job*, l. xxxiv, n. 45)

« Quand les élus avancent dans le bien, les réprouvés en deviennent furieux, et persécutent le bien qu'ils ne veulent pas imiter. » (*Ib.* l. xxviii, n. 35)

« Ne pas croire à l'éternité des peines de l'enfer, signe de réprouvé. » (*In Job*, l. xxxiv, n. 24)

« L'orgueil est la marque sûre des réprouvés, et l'humilité des élus. » (*Ib.* l. xxxv, n. 26)

« Les réprouvés meurent dans l'orgueil, les élus dans l'humilité. » (*Ib.* l. xii, n. 42)